

Lever de rideau (20) : Emmanuel Demarcy-Mota monte "Rhinocéros"

Un metteur en scène, une pièce | A la tête du Théâtre de la Ville, à Paris, Emmanuel Demarcy-Mota, 40 ans, monte "Rhinocéros", la célèbre pièce d'Eugène Ionesco (1909-1994) sur l'embrigadement. Fait rare : il en avait déjà donné une mise en scène en 2004, reprise en tournée, avec la même troupe de comédiens. Nouvelle production, donc, mais aussi nouveau regard sur ce classique du théâtre de l'absurde, créé en 1959.

Le 22/04/2011 à 00h00

Aurélien Ferenczi



Photos : Jean-Louis-Fernandez

Pourquoi ce texte ?

C'est une pièce qui m'a longtemps intrigué, voire fasciné, une pièce sur la résistance, sur l'évolution du monde et des êtres humains. Ionesco avait une double culture, française et roumaine, il avait assisté à la montée du nazisme en Roumanie, puis à l'arrivée du communisme. Ses écrits m'ont intéressé très tôt, notamment ceux où il parle de son père, et où il décrit des êtres en train de se transformer, de devenir comme des animaux : comment s'opère la déshumanisation de chacun... *Rhinocéros* en découle, c'est une grande fable qui montre le retour à l'archaïsme que chacun peut porter au plus profond de lui-même. C'est aussi, avec la métamorphose des hommes en rhinocéros, l'invention d'un théâtre fantastique : bien que visant la montée du nazisme, bien qu'applicable au triomphe du stalinisme, *Rhinocéros* n'est pas une pièce didactique.

Ce n'est pas non plus un texte daté. Le monologue d'un des personnages, Bérenger, s'applique à toute forme de résistance. Il dit cette phrase forte : « *J'aimerais tellement être comme eux, mais je ne peux pas.* » Si l'on reprend la question du racisme ou de l'antisémitisme aujourd'hui, je ne crois pas que ce soit fort de pouvoir dire : « Je ne veux pas être raciste. » Ce qui compte, c'est de dire : « Je ne peux pas. » J'ai décidé de remonter cette pièce en 2011, notamment parce qu'avec cette même troupe j'avais abordé des textes aux thématiques assez proches : *Homme pour homme*, de Brecht, sur l'identité, *Casimir et Caroline*, d'Odon von Horvath, sur la montée du nazisme. Je voulais aborder *Rhinocéros* en abordant de nouveaux thèmes, notamment la question de l'amitié, de la réconciliation, de l'humanité en chacun des personnages. Ce sont des thèmes que je trouve aussi dans l'unique roman de Ionesco, *Le Solitaire* : dans cette « récréation », nous avons introduit un prologue qui est tiré de ce roman.

Interview d'Emmanuel Demarcy-Mota, réalisée par Aurélien Ferenczi, publiée sur telerama.fr le 22 avril 2011.

Pourquoi ces comédiens ?

Il s'agit d'une longue aventure ensemble. Une partie de cette troupe s'est constituée en 1998 quand j'ai monté *Peines d'amour perdues*. D'autres sont arrivés un peu après, comme Hugues Quester ou Serge Maggiani. Ils m'ont accompagné au Centre dramatique de Reims, où j'avais été nommé en 2001, ils ont participé avec moi au travail de démocratisation culturelle que nous avons mené là-bas. Cette reprise de *Rhinocéros* n'aurait pas été possible si les comédiens avaient changé. Les questions qui se sont posées pendant les répétitions étaient passionnantes : chaque acteur avait vieilli, avait joué d'autres pièces, et pourtant il y avait un patrimoine de questions en commun, et la mémoire de ce qui avait été fait il y a six ans.

Un principe de mise en scène ?

La question centrale a évolué, elle porte désormais sur la séparation entre les êtres. Cette mise en scène cherche davantage la dimension humaine, elle cherche à montrer le secret et la solitude de chacun. Mais c'est aussi un ensemble collectif ; dix-sept comédiens, qui sont souvent présents sur scène ensemble. Les éléments de décor sont les mêmes qu'en 2004, à l'exception de l'acte 3. Mais ils ont été retravaillés.

Un maître, une référence, dans votre parcours de metteur en scène ?

Mes influences sont multiples, j'ai été un enfant passionné de théâtre, j'ai assisté à beaucoup de spectacles, de danse également – je pense à Pina Bausch –, et j'en ai admiré beaucoup. Je n'ai pas eu un maître. Pour moi le monde théâtral est une galaxie riche de ses différences. Beaucoup de spectacles vus à l'adolescence, ou même avant, ont laissé des empreintes fortes : les Shakespeare d'Ariane Mnouchkine, *Peer Gynt* mis en scène par Patrice Chéreau, *La Classe morte* montée par Tadeusz Kantor. Si l'on y réfléchit, ce sont tous des spectacles de troupes, mais aussi avec des acteurs à forte personnalité.

A quoi sert le théâtre ?

Il me permet entre autres d'essayer de mieux comprendre les êtres et la vie.